



L47
4699

Wachette

LIBRAIRIE HACHETTE ET C^{IE}, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79, A PARIS

L'HISTOIRE DE FRANCE

DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848

RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS

PAR

M. GUIZOT

LEÇONS RECUEILLIES PAR MADAME DE WITT, NÉE GUIZOT

PRÉFACE

L'HISTOIRE DE FRANCE RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, par M. Guizot, s'arrête en 1789, à cette époque solennelle où les destinées de notre patrie ont subi une transformation si profonde qu'on a cru pouvoir l'appeler la France nouvelle. En racontant l'histoire du passé, mon père n'avait jamais perdu de vue l'histoire du présent, au milieu duquel il avait grandi. Quelques-uns des témoins et des premiers acteurs de la Révolution avaient intimement liés à sa vie ; l'expérience du gouvernement lui avait appris à juger les hommes et les événements qu'il n'avait pas connus. En continuant ses récits, il avait peu à peu substitué l'accent personnel et de vivants souvenirs à la simple appréciation des faits historiques. Au moment d'entrer dans la vie, nos enfants ont besoin d'apprendre à bien connaître et à bien juger les grandes secousses qui ont agité depuis plus de quatre-vingts ans notre patrie et qui l'agitent encore aujourd'hui. Mon père avait le projet de consacrer un ouvrage séparé à cette période nouvelle de la vie de notre France ; il le regardait comme un complément nécessaire à l'histoire de la France ancienne. Son cours était sans cesse commenté et complété par ses conversations. J'ai recueilli et conservé ces enseignements destinés d'abord à sa famille, utiles, je le crois,

apparaissent les veilleurs endormis : le tout garni d'innombrables boules de verre colorié qu'on allume le soir et qui font un effet réellement magique, joints surtout aux tintements solitaires du gros bourdon, dont le timbre est une merveille dans son genre.

La série des dévotions s'achève le samedi soir au couvent de Notre-Dame de Bon-Secours (*Maria Hilf*), parmi la lueur ruisselante des grands cierges et le bruit des hymnes chantées en fausset; puis, le lundi de Pâques, une course a lieu sur le *breuil* (*Brühle*) situé devant la porte d'amont (*Oberthor*).

Les Stubenen. — J'ai déjà parlé de ces réunions champêtres qu'on désigne en Suisse par des noms divers. Elles s'ouvrent à Altstätten quelques semaines après Pâques, alors que les arbres ont secoué leurs fleurs et que l'herbe commence à grandir dans les prés. La première fête se célèbre au gros hameau de *Hinterforst*, au pied des *Fähneren*. On l'appelle la *Riet-Stübi*, « assemblée de la laïche », à cause du gazon mou qui recouvre le lieu du rendez-vous. Les petits marchands de comestibles et de bibelots y viennent en foule dresser leurs échoppes, et tout autour s'organisent des guinguettes. Rondes et danses s'y ressentent des vivaces influences de mai. Les garçons en veste courte, les fillettes en costume printanier, un romarin ou un œillet au corsage, y mènent sans ombre de bégueulerie la traditionnelle farandole rheinthaloise. Toute l'assistance se range en rond. Un des plus lurons de l'assemblée donne le signal en parcourant par trois fois le cercle avec un mouchoir tordu et noué (*Plumpsack*) qui lui sert à frapper le dos des joueurs; et ceux-ci de chanter tous ensemble :

Des Lonzig chond, des Lonzig chond,
Er will di lehre tanze,
Und wenn er dreimol ummen ist,
So schleid er di uf de Ranze.

« Le *Lonzig* va t'apprendre à danser, et, après avoir fait trois fois le tour du cercle, il va t'assener un coup sur la nuque. »

Lonzig est une expression dont je ne saurais au juste indiquer le sens, personne ne la connaissant plus dans le Rheinthal. Tout ce que je puis dire, c'est que dans le pays de Gastern, par exemple à Utnach, le printemps aujourd'hui encore porte en patois le nom de *Lanzig* (1). Il est probable qu'à l'origine le gars chargé de donner le branle au jeu était désigné par ce sobriquet expressif.

Toujours est-il qu'au troisième tour le gaillard frappe en passant avec son mouchoir la fille qu'il préfère, et, avant qu'il ne soit revenu, il faut que celle-ci se détache prestement du cercle, et, comme une biche que traque le chasseur, s'efforce d'échapper au gars en tournant. Si ce dernier parvient à la toucher de nouveau, elle est obligée de faire avec lui un tour dans le cercle, et tous deux ont le droit de désigner le couple qui doit prendre leur place. Le jeu continue ainsi, et, quand chaque couple y a passé, toute la troupe se rend à l'auberge pour y vider les pots de *Velliner*.

Huit jours après cette première réunion, il s'en tient une autre semblable aux portes de la ville, sur une pelouse du *Gätziberg*. Celle-là se nomme la « *Stübi de l'eau* », *Wasser-Stübi*, appellation qui dérive sans doute de la nature du gazon où l'on danse.

La vendange d'Altstätten. — Une coutume d'un caractère différent et essentiellement rheinthaloise est celle qu'on appelait jadis *Kübelwarm*. Pour la bien comprendre, il faut se reporter par la pensée

(1) En allemand, *Lenz*, comme *Frühling*, veut dire *printemps*.

L. Wacker

à l'époque où les familles bourgeoises des petites cités de la Haute-Allemagne formaient entre elles un faisceau étroit d'intérêts et de parenté qui les rendait toutes solidaires l'une de l'autre et donnait à leurs moindres actes une sorte d'unité politique et sociale.

C'est ainsi que la commune d'Altstätten avait acquis, à une époque qu'on ne peut préciser, un riche domaine situé dans un vaste district de vignobles à la pente sud-est du *Forsthügel*. L'exploitation en était confiée, en manière de fief, à un certain nombre de vigneron. Le vin récolté allait au pressoir communal, qu'on appelait *Herrentorkel*, et tout le profit net était employé aux besoins publics. Dès que les celliers de la ville étaient pleins, et qu'en présence des trésorier et tonnelier communaux on avait inscrit sur le pressoir la quantité de vendange obtenue et le prix du vin pour l'année, les vigneron se mettaient à danser autour des immenses cuves nettoyées, et le pressoir se refermait pour douze mois. Le même soir, les bourgeois d'Altstätten célébraient joyeusement la récolte accomplie, en goûtant, sans vergogne, au nectar nouveau. Il était même de tradition que le tonnelier fit cadeau à chaque citoyen adulte d'une certaine quantité de moût, sans doute la portion qu'en pouvait contenir un des antiques gobelets pourvus de chaînes massives qu'on conserve encore à l'hôtel de ville.

Plus tard, et jusqu'à nos jours, le même usage se retrouve, modifié comme il suit. Les conseillers se réunissaient à l'auberge en compagnie des tenanciers du vignoble, et là, comme jadis, on donnait à ceux-ci trois mesures du vin nouvellement pressé, une livre de pain et une saucisse chaude. Et tandis que tout ce monde festoyait, l'huissier de la ville était tenu d'aller, en costume officiel, et avec la lanterne traditionnelle, porter également une saucisse chaude à la femme de chaque conseiller. Memminger constate l'existence d'une coutume semblable dans les villes de l'évêché de Constance, où chaque année, au jour des Rois, les bourgeois et fils de bourgeois étaient gratifiés d'une mesure et demie de vin et d'un pain.

III

Comme le lac de Genève, dont il est le pendant géographique à l'extrémité nord-est de la Suisse, le lac de Constance est relié aux froids sommets du Gothard par le grand courant fluvial qui le traverse en s'y épurant, lui aussi, de ses fanges et de ses graviers primitifs. Tous deux, immenses douves, l'une bleu d'azur, le Léman, l'autre d'un vert pâle, le Bodensee, gardent l'abondance de la forteresse helvétique; tous deux n'appartiennent que par une rive à la Suisse. Un peu moins vaste et moins profond que son frère jumeau du territoire welche, le lac de Constance en diffère aussi par le site et par le climat. Plus haut située, et moins bien abritée contre les souffles froids de la Germanie (1), « la mer Souabe », comme on appelle parfois le Bodensee, gèle volontiers sur ses bords pour peu qu'il fasse un hiver rigoureux, et pendant les quatre derniers siècles elle a même été prise cinq fois en entier.

Pour le caractère général de ses rives, ce bassin ne peut certes pas rivaliser avec le Léman; il n'a pas, comme celui-ci, l'encadrement grandiose d'un mont Blanc, d'une Dent d'Oche, d'une Dent du Midi; des modestes cités qui se mirent dans ses eaux, aucune ne mérite, même de loin, d'être comparée à Genève la superbe; ni Constance ni Meersburg, ni Lindau ni Bregenz, n'approchent, pour le pittoresque du site, des villes romandes de Lausanne et de Vevey; ce qui n'empêche point le Bodensee d'avoir son genre de beauté spécial et d'offrir des attraits *sui generis*.

(1) Voyez le tome I^{er}, chapitre II.

Sur la rive suisse, entre Sanct-Margarethen et Rheineck, on a vu déjà qu'une belle chaîne de collines s'avance vers le lac ; d'un côté s'étend le Rheinthal, de l'autre se développe la nappe lacustre ; par delà sont les hauteurs ondulées de la Souabe, et sur la droite les groupements pittoresques des Alpes de l'Allgau et du Vorarlberg. Si le paysage le plus proche, pris dans son ensemble, n'a rien de saisissant ni de majestueux, il offre en revanche un caractère d'harmonie paisible qui repose et rafraîchit les regards, quand on sort des gorges sauvages de l'Alpstein ou du labyrinthe des monts de la Rhétie.



RIVE DU BODENSEE.

On n'a pas du reste besoin d'aller loin pour se ménager ce qu'on nomme la gradation des aspects. Avancez-vous du côté du Rheinthal, à une petite demi-lieue au sud-est de Walsenhausen, et gravissez l'escarpement rocheux de la Meldegg : vous dominez au nord tout le Bodensee ; au sud, la vallée alluviale du Rhin jusqu'à Ragatz ; à l'est, les âpres rochers de Hohenems, les montagnes qui s'élèvent à pic dans le petit pays de Liechtenstein, et, au seuil du Prettigau, le géant de la chaîne du Rhæticon, la Scesaplana à la tête conique. Du côté opposé, c'est-à-dire à l'ouest, resplendit la cime glacée du Sentis.

Un autre *signal* que je pourrais vous recommander, c'est la colline de peu d'apparence qui est au-dessus du village d'Au ; mais l'observatoire par excellence, dans toute cette région orientale du lac, n'est

point, je dois le dire, en territoire suisse. C'est, à mon sens, le *Pfänder*, éminence de 1,000 mètres environ d'altitude qui se dresse à l'est de la ville de Bregenz. Peut-être même, sur tout le pourtour du bassin, n'y a-t-il pas une échauguette rivale de celle-ci. De l'esplanade de l'auberge bâtie à la cime, on aperçoit — à l'œil nu, s'il vous plaît — le clocher de Constance. Rives allemandes et rive suisse, tout se découvre et s'ordonne au regard, comme sur une carte soigneusement faite. Tenez : voici devant vous le grand plateau bavarois et souabe, le sillon entier de l'immense vallée qui fut jadis le domaine du lac, et où aujourd'hui le Rhin déroule son ruban argenté ; voici, d'autre part, dans l'éther bleuâtre, la chaîne des Alpes de l'Oberland, puis, en deçà, les montagnes de Saint-Gall, celles des Rhodes, et le canton entier de Thurgovie. Plus près de vous, au premier plan, vous avez le contraste de la gorge boisée d'où s'échappe l'Aach de Bregenz, et des districts gracieux et bien cultivés qui avoisinent immédiatement le lac ; vous avez en outre la baie de Bregenz, ce vieux chef-lieu du Vorarlberg, ses quais animés, son chemin de fer, et à l'opposite, vers la droite, la petite Venise que l'on nomme Lindau. L'œil charmé suit la ligne ondulée du rivage nord qui va s'échancrant jusqu'à Wasserburg, se renfle à Langenwargen, se creuse de nouveau vers Friedrichshafen, pour continuer le même jeu de découpures jusqu'à Meersburg et Ueberlingen, tandis que sur la rive suisse s'avance pareillement près de Fussnach un éperon de terre auquel succèdent la baie de Rorschach, puis le renflement de Horn et d'Arbon.

N'oubliez pas que c'est de la côte allemande, à cause même de sa platitude uniforme, que l'immense nappe du Bodensee présente l'aspect le plus majestueux ; c'est de là aussi qu'on a le plus bel aperçu de la Suisse, je veux dire l'aperçu le plus fantastique et qui frappe le plus l'imagination. Tout l'étagement des grands monts lointains y surgit comme une construction féerique dont l'audace déconcerte presque. Cela fait peur et cela attire ; on se retient pour ne point s'élancer d'un bond, par-dessus l'abîme du grand fossé souabe, vers ces *burgs* d'architecture mystérieuse qui pyramident là-bas dans le ciel bleu. Ni le sifflet des fumantes locomotives qui s'élancent de la gare de Friedrichshafen, ni le tintement des paquebots prêts à déraper, ni la foule grouillante des touristes au chapeau de paille garni du voile vert, ni le va-et-vient des portefaix qui vous bousculent près du ponton tumultueux, ne peuvent arracher le voyageur novice à ses contemplations étonnées. Combien il s'en faut que des quais de Genève, cet autre vestibule helvétique, on éprouve cette même impression de saisissement !

Bon Wurtembergeois, écoute-moi. Si ton heure de départ n'est point arrivée, si ce bateau qui chauffe ne doit pas t'emmener, éloigne-toi de ce rivage bruyant, va-t'en au delà du *Curgarten* sur quelque éperon solitaire du beau lac, et, le soir venu, quand la lune levée sur le Wurtemberg sillonnera le miroir paisible du golfe, livre-toi, sans autre souci, à l'évocation des choses de l'âge gris, *die graue Vorzeit*, comme on dit chez toi.

Les flots paisibles, qu'aucun souffle de föhn ne soulève, roulent harmonieusement vers la berge odorante, et l'on dirait que la nocturne clarté qu'épand le firmament leur ceint à chacun le front d'un diadème. Qu'est-ce, bon Wurtembergeois ? Je t'entends murmurer les vers de Hebel :

Was treibt er denn di ganzi Nacht,
Er rühret so kei Glied ?
He, sichst nit, 'ass er Welle macht ?

L'astre dont tu rêves ne « fait » pas que « des vagues », il éclaire tout le poème immense du passé.

Vois-tu ce noir ourlet de forêts, qui assombrit la surface du *grand lac*? L'ours et l'urus y vaguent à leur aise. Un silence sinistre règne tout autour. Si tu veux trouver quelque trace de l'homme, il te faut regarder sur le lac lui-même. Des rangées de huttes sur pilotis, attendant au rivage au moyen de ponts ou de batardeaux, voilà les cités de ce temps primitif. Tes aïeux, certes, n'étaient point des raffinés de culture. Ailleurs pourtant, par delà ces grands monts qui t'incerceptent la vue vers le sud, une civilisation brille déjà toute-puissante. C'est en vain que cette sombre mer intérieure, où le frère sauvage de l'homme des cavernes, de ce troglodyte dont on t'a parlé, a bâti telles quelles ses demeures insulaires, espère s'envelopper d'une nuit éternelle. Les maîtres de là-bas, qui ont juré de faire partout la lumière, ne fût-ce que par l'étincelle de leur glaive, finiront par en connaître le chemin. Ce jour-là, les fourrés mystérieux auront affaire à un rude ennemi; attaqués par la hache du légionnaire toujours à la tâche, les fiers géants de la rive venète tomberont avec de sourds gémissements. Cités palafittes, qu'êtes-vous devenues? Nul pour l'instant ne se doute même que vous ayez existé, et il s'écoulera plus de dix-huit siècles avant que d'autres pionniers, éclaireurs d'une nouvelle civilisation, pour qui les conquérants du grand lac ne sont plus à leur tour que des demi-barbares, vous exhument du limon où vous êtes naufragées.

Bon Wurtembergeois, qui as vu naguère ton pays redevenir « terre d'empire », il s'agit ici d'un bien autre empire que le *Reich* frais éclos dont on te dit si fier. Sur tous les rivages de ce même lac, où il n'y a pas longtemps vivait l'homme sauvage, aperçois-tu ces robustes castels, ces échauguettes nuit et jour veillantes, ces camps qui résonnent du bruit des armes et d'où le susdit légionnaire s'élancera vers les pays du Danube? Chaque décade qui s'écoule voit s'augmenter le nombre des forteresses et des *colonies* des Césars romains. Le bassin innommé a maintenant un nom; bientôt même il aura sa carte, dressée par la main d'un inconnu au quatrième siècle de l'ère chrétienne (1).

Et que d'éclaircies civilisatrices pratiquées à travers les vieilles solitudes! Regarde encore la table en question. Un lacis de superbes voies stratégiques a sillonné en tous sens la région. De *Brigantium*, que tu appelles aujourd'hui Bregenz, la grande chaussée qui vient par Coire des Alpes rhétiques se dirige au nord sur Augsburg (*Augusta Vindelicorum*), à l'ouest sur Windisch (*Vindonissa*) et Bâle (*Augusta Rauracorum*). De Windisch, la seconde station sur la table susdite, un embranchement franchit le Rhin à Zurzach (*Forum Tiberii*), non loin de Coblenz (*Confluentes*), atteint le Neckar près de Rothweil (*Brigobanne*), et de là revient à l'orient par Ffahlbronn et Aalen (*Ad Lunam, Aquileja*). Telles sont les lignes principales du réseau dont le Bodensee est comme enveloppé; pour les lignes secondaires, elles sont innombrables.

De Stein-am-Rhein, c'est-à-dire de l'endroit où le Rhin sort du lac, part une route filant au midi sur Winterthur (*Vitodurum*), et au nord sur Stockach et le pays appelé plus tard le Hégau. Constance, d'autre part, sert d'amorce à une triple chaussée: l'une se raccorde avec celle de Stein à Stockach; la seconde gagne Pfyn (*Ad fines*); la troisième va vers Arbon (*Arbor felix*). De Lindau, une autre se dirige à l'ouest sur Baumgarten, Friedrichshafen, Meersburg et Ueberlingen, avec une double bifurcation du côté de Tett nang et de Ravensburg; ces dernières voies, note-le bien, tracées près des embouchures de l'Argen et de la Schussen, c'est-à-dire au travers d'une contrée pleine de marécages où, pour venir à bout du travail, il n'a fallu rien moins que cette *sobria virtus* des Romains dont parle un historien de l'époque.

(1) La fameuse table de Peutinger, section III.

IV

Le lecteur, à qui je reviens, n'ignore pas que les *colonies* romaines furent tout d'abord établies dans le voisinage des emplacements occupés par les *campi*, et l'on peut même dire que ceux-ci ont été les embryons de pas mal de ces cités primitives, où le plan, la division en quartiers et les noms des rues correspondent très souvent aux carrés longs des *castra* : telles furent par exemple, sur le lac même, Langenargen, Friedrichshafen, Wangen, Kelmünz et Mengen.

Quant aux échauguettes (*speculae*), que les conquérants avaient coutume d'ériger de place en place sur les routes et aux postes frontières, rien que sur le cours du Rhin, de sa source à son embouchure, l'empereur Valentinien en fit établir, à lui seul, près de 400. Ce genre de fortification consistait en une tour à côté de laquelle on accumulait, pour servir à allumer, de jour ou de nuit, les « signaux », une énorme pile de bois et de foin. Chacune était entourée de murs ou de palissades, et située de manière que, de chaque côté, on y eût en vue une autre tour. Tout le long de la rive gauche du Rhin, jusqu'à Bâle, la première frontière de l'Empire vers la Germanie, on a retrouvé les fondations d'une trentaine environ de ces échauguettes; on en a exhumé également, de l'autre côté du Bodensee, sur les pentes de la vallée de l'Argen, qui étaient comme autant de jalons de la ligne frontière. Non loin de Lindau, sur le promontoire qui s'avance à Wasserburg dans le lac, il y en a une en fort bon état de conservation qui est encastrée dans un vieux château; un peu plus en aval, à Langenargen, point stratégique des plus importants, nous savons aussi qu'il s'en trouvait deux, d'où l'on pouvait dominer le lac tout entier.

J'ai dit comment, dans la seconde moitié du troisième siècle, le flot toujours grossissant des Barbares refoula vers le sud les légions, — au nombre de sept, — auxquelles était commise la garde du Bodensee. Dès cette époque, leur territoire d'occupation non encore contesté s'arrêtait à la route qui allait, au sud du lac, de Vindonissa à Brigantium. A la fin du siècle suivant, les Alémanes étaient maîtres absolus de la rive droite du Rhin; quelques années après avait lieu la grande invasion qui expulsait pour jamais les Romains de cette frontière.

Une question qu'on peut se poser au passage, c'est celle de savoir quels avaient été, avant l'arrivée des divers bords de peuples qu'on désigne sous le nom général de *Barbares*, les habitants de cette contrée devenue aujourd'hui helvète-allemande. L'étude des crânes retrouvés dans les anciennes sépultures montre que c'était un mélange de Celtes, de Germains, de Sarmates et autres. Du langage qu'ils parlaient, on ne sait rien. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'au sixième siècle de notre ère les populations riveraines du lac de Constance devaient s'exprimer en un idiome formé de deux éléments principaux, car saint Colomban, dans une lettre à son disciple Gallus, signale les facilités relatives que sa double connaissance de la langue latine et du dialecte de la région offre à son œuvre de prosélytisme.

Au début de leurs guerres de conquête dans cette partie sud de l'Allemagne, les Romains toutefois ne rencontrèrent pas de peuplades germaniques. Les Venètes des bords de l'Adriatique, les Taurisques, les Noriques, les Vindéliens, les Rhétiens et les Ligures, comme plus tard les Sarmates et les Wendes, semblent avoir appartenu à une souche commune.

Les rives sud du lac jusqu'au delà du Lech étaient habitées par les Vindéliens, parmi lesquels on

comprenait les *Venedi* (Venètes) du lac supérieur, les *Estones* d'auprès de Kempten, les *Consuantes*, les *Breuni*, les *Rucimates* et les *Licates*. Les *Venedi* s'étendaient peut-être jusqu'au lac inférieur (Untersee), et ils ont pu être en relations avec les *Lacustres* de ce district ; c'est aussi sans doute un rameau transplanté de ce tronc ethnique que César eut à combattre sur la côte de l'océan Atlantique à la partie nord-ouest de la Gaule. Les Helvètes, voisins immédiats des Rhétiens et des Vindéliens, semblent bien, je le répète ici, avoir été également un mélange de races ; Tite-Live applique même aux habitants du Valais, de la haute Reuss et du Rhin postérieur, l'épithète de *Semi-Germani*. Quant au pays qui forme actuellement la Souabe supérieure, on le trouve désigné chez les auteurs romains sous le nom de *Désert marcomannique*, sans doute à cause des immenses marais et des forêts vierges qui en recouvraient alors la surface.

Pour en revenir au lac de Constance, Strabon est le premier écrivain qui en parle. De nom spécial, il ne lui en donne pas ; c'est pour lui, mystérieusement, le « Grand Lac », le « Grand Marais », où le Rhin se déverse. Pomponius Mela, quarante ans après Jésus-Christ, l'appelle le *Lacus Venetus* (Obersee) et *Acronius* (Untersee). Au temps de Pline, la désignation a changé : de *Brigantium*, la plus importante station de ses bords, le bassin a reçu le nom de *Lacus Rhetiae Brigantinus*.

Ammien Marcellin, au quatrième siècle, le dépeint, sous la même désignation, comme un grand épanchement rond que le torrent écumeux du Rhin

traverse sans y mêler ses eaux : « Rotundum et vastum, quem Brigantium accola Rhætus appellat, perque quadraginta et sexaginta stadia longum, parique pene spatio late diffusum, horrore silvarum squalentium inaccessum, nisi qua vetus illa romana virtus et sobria iter composuit latum barbaris, et natura locorum et cœli inclementia refragante. »

Ce n'est qu'en 890 qu'un religieux de Saint-Gall, Emerich, nous le présente avec une désignation différente : « Brigantium mare, pontus, qui modo *Potamicus* appellatur, — la mer de Bregenz, vaste étendue d'eau que l'on appelle présentement le lac *Potamique*. » Les moines grecisants (*fratres Hellenici*) le nomment, eux, préférablement, *tò Pélagos*, la mer. Sébastien Münster, dans sa *Cosmo-*



CHATEAU BODMAN.

graphie que j'ai eu déjà occasion de citer, dit également de lui que c'est une immense nappe d'eau que, pour sa grandeur, on peut appeler « la mer du pays allemand », *des teutschen Lands Mör*. Quelquefois aussi, à cette époque, on lui applique l'appellation de *lacus Constantiensis*, « lac de Constance », laquelle a prévalu en français; mais c'est là son nom le plus rare; au milieu du moyen âge, on ne le trouve plus appelé que *Podmensee* ou *Bodensee*.

Bodoma, puis *Bodman*, était un château impérial (*Pfalz*) qui s'élevait sur le lac inférieur (*Untersee*), et qui paraît pour la première fois dans un document de l'an 839. On nommait alors *Podam*, *Podamá*, — en allemand moderne *Boden* (*Grund*) — un pays bas formant contraste avec une hauteur avoisinante, et *Bödeler*, *Bödler*, l'habitant de cette vallée, par opposition au *Berger*, habitant de la montagne (1). C'est ainsi que le *château Bodman* avait pris sa dénomination d'une ferme (*Hof*) qui existait, antérieurement, à l'endroit où il fut construit (*auf dem Boden*, en vieux tudesque : *zi deme Podame*), et dont Jean de Winterthur, le chroniqueur déjà mentionné, nous parle en ces termes : « Villa longa, dicta *Bodmen*, sita inter lacum Bodmensem ex una parte, et excelsum montem ex alia parte, — une longue villa, dite *Bodmen*, située entre le Bodensee d'une part et une haute montagne de l'autre. »

V

Un vrai chapitre de « l'âge gris », ce serait l'histoire de la formation d'une coupe lacustre telle que le Bodensee; mais où prendre les éléments authentiques d'un récit de ce genre?

Tout ce qu'on peut dire avec la science, c'est que vers la fin de l'époque tertiaire, à l'endroit où est maintenant l'Untersee, il existait déjà un lac. En revanche, les nombreux fossiles trouvés dans le voisinage d'Oeningen, en face de Mammern (2), nous rendent une image aussi exacte que possible de ce qu'était autrefois la faune de ce bassin. Il y a parmi ces reliefs pétrifiés non seulement des ossements de poissons, des valves de mollusques, des limaces, mais encore une grande quantité d'insectes, d'animalcules délicats et fragiles.

Bassin et faune, tout a disparu ensuite du même coup, et entre cette disparition et la naissance du Bodensee, il s'est écoulé de longs siècles pendant lesquels le territoire est demeuré à sec. D'où il résulte que, si l'on se demande d'où provient la faune du lac actuel, on peut se répondre avec assurance qu'elle n'a pas été une transmission directe du lac antérieur. Nous savons d'ailleurs que c'est la mer qui a été le lieu primitif d'origine de tout ce qui a vécu ou poussé ici-bas. Alors que les continents n'étaient encore que de froids massifs, complètement stériles et inhabités, une multitude d'êtres organisés se mouvaient déjà au sein de l'Océan. C'était l'Océan qui tenait en réserve les espèces innombrables et si variées de formes qui devaient peu à peu se répandre partout, coloniser les terres, les cours d'eau et les lacs.

De ces espèces vivantes, je ne veux voir pour l'instant que les plus curieuses ou les moins connues, parmi celles qu'on trouve dans le Bodensee. La mer ayant primitivement joué le rôle que j'ai dit, il est

(1) Comparez le *Bödli* d'Interlaken, l'*Urnerboden* (fond d'Uri), le *Bödli* dans le Frickthal (Argovie). Rapprochez aussi de l'anglais *Bottom*, qui correspond à l'allemand *Thalgrund*. Semblablement, la plaine autour de Straubing sur le Danube est appelée *Duenengauboden*. J'ajouterai qu'on nomme *Bodenbach* un ruisseau qui vient d'un fond (*Grundbach*): d'où *Bodenwald* (forêt basse), *Bodenweinberg* (vignoble bas situé).

(2) Voyez ci-après la description de tous ces rivages.

vraisemblable que tous les canaux et les réservoirs d'eaux douces qui existent ont été peuplés en majeure partie par des migrations d'êtres pélagiques qui, voyageant d'une rivière à l'autre, ont fini, de station en station, par s'acclimater aux milieux nouveaux. En ce qui touche les lacs particulièrement, il y a lieu de faire une distinction. Quelques-uns, comme la Caspienne, ne sont que d'anciennes conques marines isolées après coup par le mouvement de retrait de l'Océan; ceux-là possèdent une faune d'une richesse tout exceptionnelle; des récipients beaucoup plus petits même ont dû être également autrefois des portions de mer, et la preuve en est la présence dans leur sein de certaines espèces de poissons qui n'auraient pu remonter les fleuves; c'est ainsi que dans les profondeurs du lac de Garde, et dans quelques lacs de Norvège, vit une petite écrevisse de mer.

Il en est d'autres, comme le Bodensee, qui ne se sont formés qu'après que l'Océan avait évacué de longue main les continents. Là, en fait d'espèces marines, on n'a absolument chance de trouver que celles qui sont capables d'effectuer, en nageant ou en rampant, les grandes navigations en amont des rivières.

En première ligne, je citerai les poissons, les limaces, les mollusques et les vers. On verra pourtant que des animaux bien différents de ceux-ci habitent également les bassins d'eau douce, et par troupes tellement nombreuses, qu'il est impossible de croire à une migration par les fleuves, et qu'on est obligé de se demander d'où ils y sont venus et par quelle voie.

Les lacs sont, par rapport à la mer, ce que les pays des zones arctiques et des hautes Alpes sont par rapport aux tropiques. Les régions polaires ne possèdent que très peu d'espèces animales; mais, en revanche, celles qui y existent s'y sont extraordinairement développées, tandis que dans les contrées tropicales les formes, très nombreuses, ne se sont pas autant multipliées, à cause même de l'effroyable concurrence qu'elles se font entre elles.

Des habitants du Bodensee, comme de tout lac de la zone helvétique, les plus importants et les plus connus des profanes, c'est le genre poisson, représenté par une trentaine d'espèces très fécondes. Et c'est ici que je pourrais vous dire: Voulez-vous juger de ce qu'il y a en bas, regardez en haut. En effet, plus un lac est peuplé, plus il y a de mouettes au-dessus. Reportez-vous d'ailleurs à ce que j'ai écrit à propos du Léman (1). Mais il n'est pas besoin de faire comme l'astrologue de la fable. Si d'une berge quelque peu élevée on plonge un regard dans l'onde, on ne tarde pas à apercevoir des échantillons du menu peuple aquatique. Ce sont d'abord des légions pressées de petites ablettes aux reflets d'argent qui se trémoussent entre les cailloux, à la recherche de leur pâture, consistant non seulement en toutes sortes de détritux tant végétaux qu'animaux, mais aussi en de mignons reptiles qui se faufilent entre les pierrailles. Maintes fois elles sont désagréablement troublées dans cette occupation légitime. Voici, par exemple, qu'avec son dos hérissé d'ardillons, survient un des pires bandits de l'abîme, la perche, ou bien l'*églé*, comme l'appellent les riverains du lac de Constance.

Prestement, la troupe menacée décampe, l'ennemi à ses trousses, chaque ablette s'efforçant de prendre la tête de la colonne fugitive, et souvent, dans ce sauve-qui-peut, on voit ces bêtes s'élever par douzaines au-dessus du miroir liquide et fendre l'air, au ras de la surface, d'un mouvement qui nous donne une idée de ce que peuvent faire, avec des organes plus puissants, les véritables poissons volants de l'Océan.

Ces deux espèces, l'ablette et la perche, semblent nous présenter au premier abord les deux

(1) Voyez au tome I^{er}, le chapitre II.

modes divers d'alimentation que l'on trouve chez toute la gent aquatique : d'une part, le régime dont les matières végétales ou les substances organiques mortes constituent l'élément principal ; de l'autre, le régime animal dont les autres bêtes font les frais. Mais la distinction, en réalité, n'est pas aussi tranchée qu'on le croirait. Très restreint est le nombre des poissons qui se nourrissent exclusivement de plantes ou de matières putréfiées ; presque tous joignent à ce fond de pâture une entreprise de menu brigandage qui achève de réparer leurs tissus, et il n'est point jusqu'aux petites carpes aux airs innocents qui n'accomplissent, à leurs moments, une extermination effroyable de vers et de larves d'insectes. D'où il suit qu'il serait plus juste de classer les poissons en petits et en gros carnassiers.

L'une et l'autre classe sont largement représentées dans le lac de Constance. Dans la première, le genre ablette seul compte une infinité de variétés. A côté de la *Laube* (*Leuciscus alburnus*), toute petite, grêle, allongée, au dos verdâtre et aux flancs argentés, il y a par exemple le gros poisson long d'un pied, et fusiforme, qu'on appelle vulgairement le *Nez* (*Nasen*), à cause de son museau très proéminent. En dehors des ablettes, il y a la brème bombée, la tanche qui aime à se vautrer dans la vase, le barbeau, la loche, les carpillons et bien d'autres encore.

Dans la catégorie des carnassiers purs, outre la perche déjà citée, il y a le brochet (1), et le plus grand des poissons d'eau douce, le silure à la large mâchoire, animal ennemi de la lumière, lequel peut atteindre jusqu'à cinq pieds de long, et qu'on prend de temps à autre près de la sortie ou de l'entrée du Rhin ; il y a enfin les saumons, truite saumonée, truite lacustre, saumon de l'Ill. Cette espèce vit au fond du lac et n'en sort qu'à la fin de l'automne. C'est alors qu'elle remonte le Rhin et l'Ach de Bregenz pour aller au loin déposer son frai, vers les sources mêmes des rivières, dans le val Montavon, dans le Prettigau, dans le Rheinwald et le Vorderreinthal, pour ne rentrer dans le Bodensee qu'après avoir mis sa ponte en lieu sûr parmi les pierres et les plantes aquatiques.

Quant au saumon du Rhin particulièrement, le plus intéressant de ces voyageurs, qui remonte aussi l'Elbe et le Weser, c'est, je l'ai dit, un poisson de mer qui ne quitte l'Océan et ne s'engage dans les fleuves que pour aller déposer son frai. Il manque à la faune du Bodensee, car il ne peut franchir la chute de Schaffhouse ; mais on le capture en aval tout près de cette barre.

Plus avisée, l'anguille ne se laisse pas arrêter par le mur tonnante et arrive jusqu'à l'Untersee, où, tant à la nasse qu'au filet, on la pêche par superbes échantillons. Au contraire du saumon, elle fraie dans la mer, d'où la jeune couvée s'échappe aussitôt pour prendre le chemin des rivières, les remonter parfois sur plusieurs centaines de lieues de longueur, et s'installer à l'aise dans quelque cours d'eau, un lac, un étang ou un simple marais.

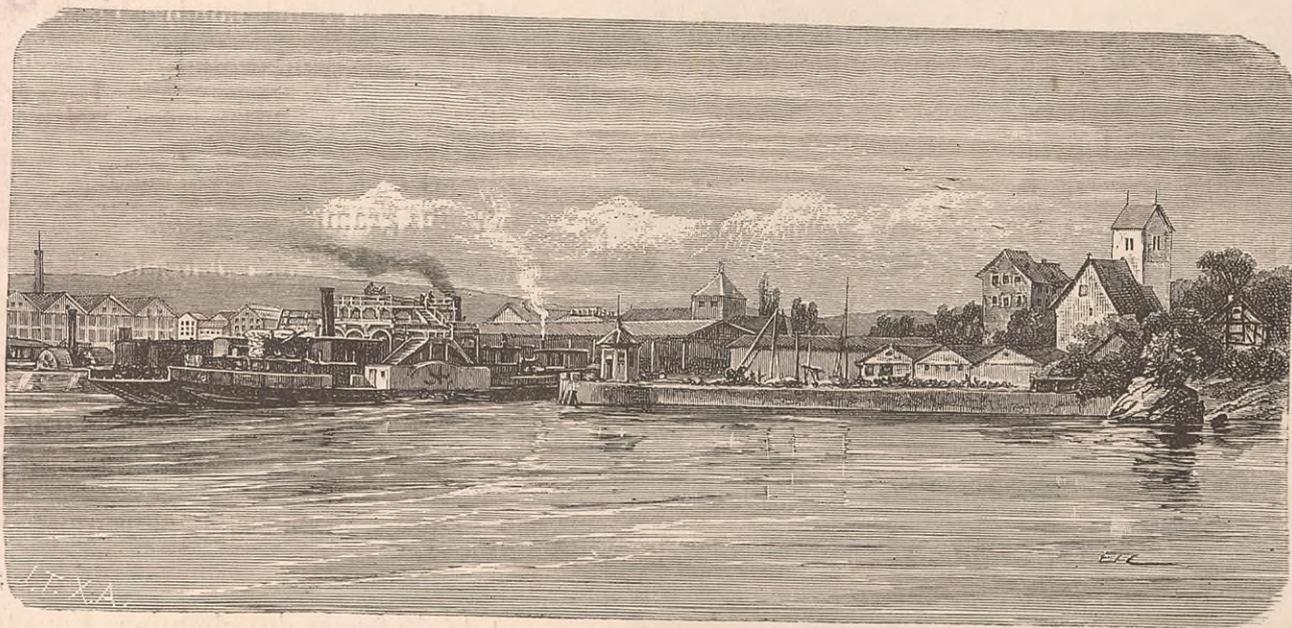
Des observateurs ont déjà décrit ces exodes d'anguilles. C'est par troupes composées de millions d'individus que ces bêtes apparaissent, à certaines époques, aux bouches du Rhin, du Rhône ou de l'Elbe ; là, elles se partagent en deux colonnes qui longent chacune une rive du fleuve et ressemblent de loin à un ruban sombre. A chaque affluent il se détache du gros de l'armée un certain nombre d'individus qui filent par cette artère nouvelle et vont coloniser les eaux d'alentour. Se rencontre-t-il en route un rapide ou une chute, les anguilles, ne pouvant franchir l'obstacle d'un bond, s'appliquent à le tourner : elles grimpent, s'il le faut, aux rochers. Pareils à de petits reptiles, ces jeunes animaux, dont la longueur est d'un doigt à peine, enroulent leurs corps polis à la mousse humide du mur latéral. Beaucoup périssent dans cet héroïque effort d'escalade ou retombent en arrière dans l'onde

(1) Voyez au tome 1^{er}, le chapitre x.

mugissante ; mais beaucoup aussi exécutent avec succès la manœuvre, et reprennent leur course en amont de la chute.

Il ne serait pas juste d'omettre dans la nomenclature de ces hôtes du lac les lavarets bleus. Ce poisson de table recherché des gourmets a dû jadis extraordinairement abonder dans le Bodensee, puisqu'une ancienne chronique de Constance relate qu'en l'an 1534 on en prit 46,000 dans un seul filet. Aujourd'hui encore on l'y trouve fréquemment.

Plus intéressant est le coffre, qui n'habite que les abîmes extrêmes de la coupe, jusqu'à 200 mètres et plus de profondeur, où il fait la chasse aux limaces, aux mollusques, aux vers aquatiques, qu'il avale pêle-mêle avec la vase qui leur sert de gangue, comme le prouve l'inventaire de son estomac. Tout son être est organisé pour lui permettre ce genre de vie ; jamais il ne monte à la surface. Une fois pris et tiré en haut, il meurt presque immédiatement. Il est pourvu d'une vessie



ROMANSHORN : L'ENTRÉE DU PORT.

natatoire dont il use comme d'un appareil hydrostatique pour se rendre à volonté plus léger ou plus lourd. Cette vessie est pleine d'air, et il peut la contracter ou la distendre à sa guise. Lorsqu'il la contracte, il augmente la pesanteur de son corps et plonge aussitôt ; s'il la distend, il diminue de poids et remonte.

Cet organe, bien commode, a aussi pour lui ses dangers. Effectivement, la pression que l'eau exerce sur un corps est beaucoup plus forte au fond que près de la surface ; de dix en dix mètres, elle s'accroît, paraît-il, d'une atmosphère. Un poisson qui vit à 200 mètres de profondeur a donc à supporter le poids de vingt atmosphères. Il en résulte que l'air contenu dans la vessie natatoire du coffre se trouve excessivement comprimé. Si, à ce moment, la bête est tirée violemment en haut, l'air, en se distendant tout à coup, peut faire éclater les parois du corps, et l'animal alors « saute » avec fracas ainsi qu'une chaudière. Même sans que l'homme s'en mêle, il peut arriver que, par sa propre faute, et bien malgré lui, le coffre soit brusquement entraîné du fond à la surface. Il suffit pour cela qu'il s'égaré à une hauteur où il n'ait plus la possibilité de maîtriser à sa volonté l'air beaucoup trop distendu de sa vessie. Si, dans ce cas, d'un vigoureux effort de nageoire, il ne parvient pas à

redescendre au plus vite, c'est fini : chaque mouvement qu'il tente désormais ne fait que le rapprocher de la surface ; sa vessie se dilate de plus en plus, et il faut qu'il monte, monte toujours, jusqu'à la tranche superficielle du bassin. C'est là ce qui explique que parfois on trouve de ces poissons de l'abîme surnageant sur l'eau à l'état de cadavres.

Après les mangeurs, les mangés, je veux dire les espèces inférieures qui servent à sustenter les plus grosses.

Si l'on ouvre l'estomac d'un lavaret bleu, on le trouve rempli d'une infinité de larves d'insectes,



COSTUME THURGOVIEN.

de vers, de petites limaces, de mollusques, de crevettes minuscules appartenant à la classe des Daphnoïdés ou puces aquatiques, et des Schizopodes. Tous ces animaux habitent en grand nombre les districts de la rive, y vivant enfoncés dans la vase, comme, par exemple, les larves des éphémères, ou parmi les pierres comme font certains grammaridés (crevettes), ou tirant leur coupe à l'aise dans les flots. Ils ne sont pas indigènes dans le Bodensee ; on les rencontre également dans les rivières, les ruisseaux, les marais et viviers. Ces petites larves vermiformes du bassin dont nous étudions la faune possèdent la faculté merveilleuse de percer les pierres et de s'y frayer des chemins. Vous trouverez tout près du rivage une quantité de cailloux qui sont traversés d'un nombre infini de tortueux corridors. Ce sont les dites bêtes qui les ont pratiqués, sans doute à l'aide de quelque liquide corrosif que leur bouche a la vertu de sécréter. Ces mineurs s'attaquent de préférence aux matières de grès ou de calcaire, bien qu'à

l'occasion ils ne reculent pas devant un fragment de granit roulé. De toutes ces rigoles ils se font des galeries couvertes où ils habitent et d'où ils ont grand soin de ne sortir que lorsqu'ils ne se croient pas observés.

Un autre animal lacustre dont les lavarets aiment à se régaler, c'est un poisson qui, sans descendre aussi bas que le coffre, vit pourtant à une certaine profondeur — une petite écrevisse tout à fait singulière qui, vue au verre grossissant, ressemble quelque peu à une pieuvre, et dont j'ignore le nom vulgaire (1).

(1) Un savant allemand la désigne sous l'appellation aussi grecque que bizarre de *Bythotrepes*, « matière nutritive du fond du lac. »

J'en ai eu sous les yeux une reproduction prise au microscope qui la montre avec un énorme aiguillon caudal, sorte de balancier, ou mieux d'hélice, qui lui sert à nager. Bien que, sans ledit appendice, elle ne mesure pas plus de 2 millimètres en longueur, on peut observer à l'œil nu sa tête, presque tout envahie par de gros yeux noirs ornés de cônes cristallins qui brisent la lumière, et aussi sa poche au frai, qu'elle porte sur le dos, puis les pieds, et les deux bras-avirons, fixés à la tête.

Tout son corps a le luisant du métal, et ce n'est qu'à l'arrière-saison qu'il se couvre par places de belles taches d'un bleu d'outremer qui se remarquent surtout près de la bouche et sur les jambes. Grâce à la transparence de son être, on aperçoit parfaitement sur la bête vivante la matière cérébrale et tout le reste du système nerveux; on suit même le canal intestinal d'un bout jusqu'à l'autre, et l'on voit le cœur, placé sur le dos, accomplir ses pulsations régulières.

Ce n'est qu'à des heures déterminées qu'on peut pêcher ces étranges bestioles, car elles redoutent la trop grande lumière, et, tant qu'il fait jour, restent à une certaine profondeur; la nuit seulement elles montent à la surface.

Les espèces d'écrevisses que nourrit le Bodensee ne sont pas très nombreuses, une douzaine à peine; mais la multiplication des individus y est prodigieuse. Chez tous ces crustacés minuscules, nous retrouvons encore les deux genres divers d'alimentation. La plupart se nourrissent de substances animales et végétales en décomposition; ils purifient l'onde du lac, non seulement de tous les fins flocons de matières putréfiées que les fleuves et les ruisseaux y déversent toujours en grande abondance, mais encore des plantes tout à fait infimes, comme les algues unicellulaires et autres microphytes.

Tel est certain Daphnoïdé, incolore et pellucide autant que l'eau elle-même, et que, pour ses qualités d'hydrophane, on désigne sous le nom de *Daphnie hyaline*. Une grande coquille bivalve enferme le tendre animal; avec ses deux gros bras-avirons, il s'avance en bondissant.

Tel aussi le Cyclope, un autre crustacé ainsi appelé de l'œil unique qu'il porte, comme jadis Polyphème, au milieu du front, et reconnaissable à son corps massif et aux longues antennes à l'aide desquelles il se meut d'un mouvement étrangement rapide.

De ces bêtes-là, il y en a par myriades dans le Bodensee. La *Bosmima* exigüe s'y trouve aussi par troupes incroyables. C'est une sorte de puce aquatique, qui a tantôt des antennes de tête recourbées comme des cornes, tantôt une sorte de long bec s'inclinant vers les pieds. La plus remarquable de ces espèces est un autre animalcule du même genre, qu'on appelle *Leptodore hyaline*, — tout récemment observée des savants, elle n'a pas encore de nom populaire, — et qui semble avoir le don féérique de se rendre invisible. La vérité est qu'il est impossible de la distinguer de prime abord, si on ne commence par la retirer de son élément. Cela tient à ce qu'elle est absolument, mais absolument de la couleur de l'eau. Prenez-la sur un brin de plume, elle vous fera l'effet d'un long grumeau de gélatine claire; replongez le brin de plume dans l'eau, vous ne verrez plus rien, et ce ne sera qu'au menu tourbillon produit par le mouvement de ses antennes que vous pourrez reconnaître où elle est. Avec un regard bien exercé aux fines contemplations de cette sorte, on arrive cependant, même dans l'eau, à discerner l'estomac de cette petite bête, lequel est situé à l'arrière du corps, et qui, pour peu qu'il soit bien rempli, apparaît comme un cordon brun jaunâtre.

C'est par un dessein très formel que la nature, vous vous en doutez, a rendu ces animaux incolores. La *Leptodore*, particulièrement, a d'impitoyables ennemis qui lui font une chasse sans merci et s'en

repaissent toutes les fois qu'ils le peuvent. Rarement néanmoins ils ont ce plaisir, s'il s'en faut rapporter au menu habituel qui se rencontre dans l'intestin des poissons mangeurs de crustacés. Ces invisibles abusent, en revanche, de leur don mirifique d'invisibilité pour brigander au mieux de leur côté : puces aquatiques et cyclopes semblent constituer leur mets ordinaire. Pour leur natation, elle n'est pas, à ce qu'il paraît, très rapide ; ils se meuvent par de lentes saccades, et toujours en ligne droite. Évoluer prestement leur est impossible, et les cyclopes, ces rameurs véloce, ne deviendraient certes jamais leur proie, n'était ce même privilège d'invisibilité qui permet aux autres de les approcher, avant qu'ils ne se soient doutés du péril, et de les saisir brusquement au moyen de leurs longues antennes. Une fois sous les pinces aiguës de leur ennemi, les pauvrets sont perdus sans ressource : en un clin d'œil ils sont mis en pièces et engloutis. Notez que ces leptodores ont six paires de pattes, organes de tact et de préhension purs, qui sont précisément disposées tout autour de la terrible bouche, et pourvues de villosités insidieuses. La proie, prise comme au filet, voit toutes ces pattes se replier sur elle, et chaque effort ne fait que la rapprocher de la gueule béante.

J'ai pu examiner en détail un de ces leptodores : l'œil est placé à l'avant de la large bouche recourbée en forme de rostre, de manière qu'avec cet organe de vision unique l'animal peut veiller de tous les côtés. Immédiatement au-dessus est le front ; à l'arrière de la tête se trouve le cœur, avec deux ouvertures par lesquelles le sang s'échappe de la cavité du corps. De veines, nulle trace. Le liquide nourricier, lancé comme par un tuyau de pompe, arrose et remplit directement toutes les parties internes de la bête.

Comme ses pareilles, la leptodore possède une carapace, mais toute petite, ne couvrant que la portion médiane de son corps, et servant uniquement à garder les œufs d'où les larves sortent au printemps.

J'ai dit que c'est la nuit seulement que ces animaux apparaissent à la surface de l'onde. Le jour, ils s'en tiennent toujours éloignés, sans aller pourtant jusqu'au fond du bassin. Des bêtes lacustres ennemies de la lumière n'auraient pas besoin, on le conçoit, d'organes de vision aussi développés. Une obscurité complète règne dans les profondeurs du lac ; à partir de 50 mètres, pas un rayon de jour n'y pénètre, et le papier photographique n'y est plus noirci.

Aussi est-ce entre 10 et 20 mètres que s'ébat le plus grand nombre des menus animaux qui sont organisés pour une faible clarté, et, la nuit même, ils ne remontent que s'il ne fait pas de lune.

On s'est demandé la raison de ce phénomène, et quel avantage ces bêtes trouvaient à fuir, de jour, la surface des flots. M. Forel, le savant de Lausanne, a essayé de répondre à la question, en disant que, le jour, règne d'ordinaire le « vent du lac », lequel entraînerait aisément tous ces animalcules vers la rive, tandis que, la nuit, souffle habituellement le « vent de côte », que ces mêmes animaux ont bien moins à craindre. Mais, objecte un autre savant, M. Weismann, de Fribourg-en-Brisgau, supposons une brise nocturne venant de la côte est, c'est-à-dire de Lindau : pour la rive opposée, — vu le peu d'étendue du bassin, — cette même brise sera un « souffle du lac » ; et, avec ce vent ou un autre analogue, ne doit-il pas arriver forcément que les petites bêtes, entraînées dans une direction constante, iront s'échouer et périr au bord ? Il est vrai que, dans l'intervalle d'une nuit, un très petit nombre de ces faibles êtres risquent réellement d'atterrir, et, quant aux autres, si près qu'ils viennent du bord, en leur qualité de photophobes, ils ne peuvent manquer, dès que le jour paraît, de se replier vers le fond, fuyant du même coup la rive et le soleil.

Un fait pourtant ne permet point de s'en tenir à cette explication : c'est qu'un semblable mouvement d'ascension et de descente se remarque chez les crustacés de mer, lesquels vivent au large. Il est donc plus vraisemblable que nos petites bêtes du Bodensee ne plongent ainsi périodiquement que pour être à même d'explorer tour à tour, dans l'intérêt continu de leur nutrition, toutes les couches de l'onde où elles peuvent pénétrer. Supposons en effet qu'elles demeurent constamment à la profondeur où il est démontré qu'elles résident le jour : elles s'y trouveraient, la nuit venue, dans un milieu de ténèbres opaques où il leur serait impossible de discerner les éléments de leur alimentation. Il en résulterait pour elles une diète temporaire qui serait cruelle à des êtres à demi rudimentaires dont la vie est courte, l'organisme frêle, et qui sont obligés de manger à toute heure.

L'inconvénient serait le même si elles ne quittaient jamais la surface de l'eau : au lieu d'un appareil visuel constitué pour une faible dose de lumière, il leur faudrait alors un œil capable de braver les diffusions de clarté les plus vives, et, puisque tel n'est point leur cas, force leur serait encore de jeûner la nuit. La nature, selon sa coutume, a en conséquence pourvu de son mieux aux nécessités de leur fragile existence, en leur octroyant la faculté de changer successivement de milieu. Comme les vaches helvétiques qui, dans leur campagne d'estivage, s'en vont tour à tour paissant aux divers étages de l'alpe nourricière, ces animalcules ont pour champ de pacage un domaine lacustre d'une certaine épaisseur, qu'ils parcourent, non point brusquement, mais en séjournant un peu dans chaque zone, de manière à n'arriver qu'après le coucher du soleil dans celui de leurs territoires aquatiques que forme la tranche supérieure de l'eau.

Je ne me suis occupé jusqu'ici que de deux espèces d'habitants du lac, parmi la faune inférieure qu'il renferme. Il y en a une troisième, fort intéressante également, celle qui ne quitte point le fond. Celle-là, par ses stations mêmes, a naturellement à supporter une pression qu'on peut dire énorme, puisque à 100 mètres seulement de la surface elle est déjà de 10 atmosphères. On croyait naguère encore qu'à ces profondeurs relativement effrayantes aucun être organisé ne pouvait vivre ; mais les observations faites dans l'Océan ont prouvé depuis lors que, même au-dessous de 3,000 mètres, on rencontre une quantité innombrable d'étoiles de mer, de limaces, de mollusques et de crabes : d'où, *à priori*, l'on pouvait inférer que les lacs d'eau douce, beaucoup moins profonds, ne devaient être, en aucune de leurs zones verticales, dépourvus d'êtres organisés.

Cette faune de l'abîme est effectivement d'une richesse étonnante : infusoires, limaces, rotatoires, vers, petites écrevisses, bryozoaires, mollusques, et même larves d'insectes volants, rien n'y manque, et la variété en serait certainement bien plus grande encore, si les conditions d'existence à ces fonds extrêmes n'étaient pas si extraordinairement uniformes. Je m'explique.

On se figure volontiers que le sol des grandes coupes alpestres est rocheux, sillonné d'intumescences et de creux, pourvu de reliefs et de déclivités où poussent à souhait des tapis de plantes qui sont comme les prairies sous-lacustres. Il n'en est rien en réalité. Sans doute le fond des lacs n'est pas, tant s'en faut, une surface plane ; il s'y trouve des montagnes et des vallées ; mais ces accidents s'y présentent avec un caractère spécial.

Les soulèvements du sol n'y sont que de molles ondulations qui s'abaissent peu à peu vers la partie centrale du bassin. Entre Romanshorn et Langenargen, où le Bodensee atteint sa profondeur maximum, — 280 mètres environ, — il n'y a pas, par exemple, la moindre trace ni de rochers, ni de plantes aqua-

tiques. Tout le fond de la cuvette n'offre qu'une couche de limon fin, mou et gluant, d'une couleur gris verdâtre. C'est peut-être là un phénomène dont géologiquement on peut s'étonner. Ne savons-nous pas en effet qu'à l'époque quaternaire le gigantesque glacier du Rhin est venu s'épandre sur le Bodensee, en semant bien au delà, jusqu'à Biberach, jusque dans le Höhgau, les blocs erratiques et les moraines qu'il charriait avec lui? Comment donc se fait-il que cette masse glaciaire qui, à Bregenz, dépassait en hauteur le Pfänder et qui a jeté par milliers sur sa route jusqu'à l'Adlerberg (frontière du Tyrol et du Vorarlberg) (1), d'immenses blocs ravis aux flancs du Gothard, du Splügen et du Septimer, n'ait rien laissé choir de son lest dans le Bodensee? On a beau du moins y promener la pensée : en aucun endroit on n'y rencontre vestige de rocher; l'instrument glisse de toutes parts sans heurt ni secousse, et tout ce qu'on y trouve en le relevant, c'est, en dehors du susdit limon gris, quelque scorie de charbon, provenant des bateaux à vapeur, et qui, après avoir quelque temps surnagé, a vu peu à peu ses pores s'emplier d'eau, puis a fini par descendre lentement, laissant ainsi aux géologues des âges à venir qui voudraient étudier les couches successives du terrain lacustre un indice sûr de la période qu'on pourrait appeler, métaphoriquement, l'âge du charbon.

De ce qu'on ne trouve pas de blocs erratiques dans le Bodensee, il ne s'ensuit pas néanmoins qu'il n'y en ait absolument pas; seulement, le limon a pu les recouvrir. Cette vase ténue que tous les affluents du bassin, le Rhin surtout et l'Ach de Bregenz, y apportent sans discontinuer, descend peu à peu vers le fond et enveloppe graduellement comme d'un linceul tous les autres corps plus gros qui y reposent. Ce n'est que dans le voisinage de la rive, à une distance d'une quinzaine de mètres, que le limon cède la place au gravier : or, à ces endroits, remarquons-le, il y a des blocs erratiques. Près de Lindau, par exemple, il s'en trouve plusieurs, auxquels se rattachent, soit dit en passant, des légendes populaires (*Pierre des Sorcières*, *Pierre des Ondines*) qu'il n'y a pas lieu de raconter ici.

La vase, tel est donc l'unique élément sur lequel vivent les petites bêtes de l'abîme. Sur cet élément, nulle plante ne peut croître. De nuit comme de jour, l'obscurité y reste la même; hiver comme été, le même froid y règne : c'est l'éternelle immobilité, un monde en quelque sorte figé, où le souffle du föhn lui-même, avec quelque violence qu'il sévisse en haut, ne peut apporter émotion ni trouble.

A ce milieu spécial il faut aussi des êtres spéciaux. Les puces d'eau qui sautillent là sur la vase dormante n'ont plus en effet ni l'éclat pellucide de leurs congénères des zones supérieures, ni le coloris varié de leurs sœurs habitantes du rivage. Que dis-je? De ces bêtes du fond, plusieurs sont aveugles. Tel est le cas de deux crustacés, une asellide et une crevette, qui sont dépourvus absolument d'yeux, tandis que leurs pareils des hautes couches ont au contraire un appareil visuel magnifique et très développé. Il va de soi que ce n'est pas de prime abord, mais dans le cours d'un nombre indéterminé de générations, que ces animaux sont devenus ce qu'ils sont : à force de vivre dans les éternelles ténèbres de l'abîme, ils ont fini par perdre l'organe inexercé. Ne dit-on pas que certaines bêtes d'un ordre plus relevé qui habitent toujours dans l'obscurité paraissent également affligées de cécité? Tels le Protée, dont toute la vie se passe sous terre, et la fameuse écrevisse du Kentucky, laquelle ne quitte jamais les cavernes.

(1) Ce nom de *Vorarlberg*, — il est encore temps de le dire ici, — signifie précisément pays situé « en deçà de l'Arlberg ou Adlerberg (mont des aigles) », cime qu'on franchit au moyen d'un col qui fait communiquer, par Feldkirch, la vallée ci-dessus décrite de Nauders avec Bregenz et le Bodensee.

pour tous. J'ose espérer que d'autres y trouveront le vif intérêt et les grandes leçons que nous y avons constamment puisés, et que ces dernières instructions ne seront pas sans fruit pour la génération nouvelle à laquelle nous souhaitons cet honneur de terminer enfin l'ère de la Révolution Française.

GUIZOT DE WITT.

Paris, mars 1873.

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

L'HISTOIRE DE FRANCE DEPUIS 1789 JUSQU'EN 1848 formera deux volumes in-8 imprimés comme l'HISTOIRE DE FRANCE, RACONTÉE A MES PETITS-ENFANTS, dont elle sera le complément. Le premier volume comprendra l'histoire de la Révolution Française jusqu'à la fondation de l'Empire (1789-1805); le second sera consacré au gouvernement Impérial et à la Monarchie Constitutionnelle (1805-1848). Ils seront illustrés d'environ 200 gravures d'après de magnifiques dessins dus au crayon des artistes les plus en renom. Ces gravures représenteront des scènes et des personnages historiques, des portraits, des costumes, des monuments; les éléments en seront puisés aux meilleures sources.

Les deux volumes se composeront d'environ 90 livraisons; chaque livraison, illustrée d'au moins une grande gravure contiendra 16 pages et sera protégée par une couverture. Le prix de la livraison sera de 50 centimes.

Il paraît une livraison par semaine depuis le 6 avril 1873.

Le tome I^{er} est en vente. 1 vol. broché, 23 fr. — Relié 30 fr.

Le tome II^{me} est en cours de publication.

LA SUISSE

ÉTUDES ET VOYAGES

A TRAVERS LES 22 CANTONS

CONDITIONS ET MODE DE LA PUBLICATION

LA SUISSE formera environ 100 livraisons et contiendra 750 gravures.

Chaque livraison sera formée de 16 pages in-4° de texte et protégée par une couverture.

Le prix de la livraison est de 1 franc.

Il paraît régulièrement une livraison par semaine depuis le 27 Avril 1878.